

tacles qu'ils allaient avoir à vaincre. A midi, Garibaldi, venant de Monte-Rotondo, avait fait son entrée dans Mentana, autour de laquelle se trouvaient déjà groupés la plupart de ses bataillons. Son armée était divisée en six brigades, de trois ou quatre bataillons-chacune, commandées par Salomone, Frigyesi, Valzania, Cantoni, Paggi et Elia. En fait de cavalerie, Garibaldi n'avait que quelques guides, commandés par son fils Ricciotti, et toute son artillerie se composait des pièces prises sur les pontificaux à Monte-Rotondo, car on ne peut donner le nom d'artillerie à deux misérables petites pièces de montagne, canons en miniature de 75 centimètres, véritables jouets d'enfants, dont les garibaldiens avaient en vain cherché à faire usage à l'attaque de Monte-Rotondo. A midi et demi, toute l'armée garibaldienne était déployée en ordre de bataille autour de Mentana et y occupait les positions les plus avantageuses, tant pour la défense que pour l'attaque, et tant pour la poursuite que pour la retraite vers Monte-Rotondo, base de ses opérations. Si Garibaldi et son état-major avaient commis bien des fautes graves depuis quelques jours, ils avaient du moins choisi avec beaucoup d'intelligence le champ de bataille où devait avoir lieu la lutte suprême.

Un peu après midi et demi, le dragon Arduino, détaché en éclaireur d'extrême avant-garde, se trouva en face d'une embuscade garibaldienne, qu'un paysan avait signalée à M. de la Rochette, dans les bois situés à la hauteur de Romitorio, sur la gauche de la *via Nomentana*. Il déchargea son mousqueton, essuya une décharge qui ne l'atteignit pas, et se rabattit au galop sur l'avant-garde. La bataille de Mentana était commencée.

L'avant-garde garibaldienne, qui occupait les bois et les collines des deux côtés de la route, était formée des trois bataillons de carabiniers génois, commandés par le capitaine Stallo, le major Burlando et le colonel Missori, et était sous les ordres supérieurs de ce dernier. C'était l'élite de l'armée garibaldienne. Menotti, qui l'accompagnait, se hâta de faire occuper la Vigna Santucci par le bataillon du major Ciotti, et rentra à Mentana pour y chercher les ordres de son père, qui prit aussitôt ses dernières dispositions de combat.

Dès que la présence des garibaldiens eut été constatée par les premiers coups de feu, le général de Courten, qui se trouvait avec l'avant-garde, la lança à l'attaque. La compagnie d'Albiousse (1^{re}) pénétra dans les bois à gauche de la route, d'où était partie la fusillade ennemie; la compagnie Thomalé (2^e) gravit les hauteurs de droite, déployée en tirailleurs; la compagnie Alain de Charette (3^e), appuyée par la compagnie Le Gonidec (4^e), marcha sur la route en colonne par sections, à la hauteur des deux premières, pour les relier entre elles. Le corps principal suivait de près. Quelques instants d'une fusillade vive et bien dirigée suffirent à déloger l'ennemi, malgré sa supériorité numérique, et à le rejeter sur les hauteurs, où la 1^{re} et la 2^e compagnie le suivirent. Arrivée au bord du plateau de droite, la compagnie Thomalé se trouva en face de deux bataillons de garibaldiens, déployés dans un vaste champ parsemé d'arbres, derrière lesquels s'abritaient les tirailleurs, et elle essuya un feu si nourri qu'elle fut obligée de s'arrêter. Une seule compagnie ne pouvait évidemment se déployer sur le plateau et en chasser un ennemi si supérieur; la compagnie de Moncuit (5^e du 1^{er}) et la compagnie de Veaux (6^e du 2^e) vinrent donc renforcer la compagnie Thomalé. Néanmoins, le feu des garibaldiens était tel que, pour la première fois, les zouaves hésitèrent à franchir la crête et à se montrer à découvert. En ce moment, arriva le lieutenant-colonel de Charette, suivi de la compagnie Lefebvre (6^e du 1^{er}). Il fit mettre les sacs à terre et commanda l'attaque à la baïonnette;

puis, pour mieux entraîner ses troupes par la puissance de l'exemple, il se mit à leur tête, leur montra l'ennemi du bout de son épée, et le visage étincelant d'enthousiasme et de bravoure, il s'écria: "En avant, zouaves, à la baïonnette; si vous ne venez pas, j'irai tout seul!" Cette attitude épique, ces paroles ardentes étaient plus qu'il ne fallait pour faire disparaître une hésitation d'un instant; les zouaves poussèrent des cris frénétiques de: "Vive Pie IX! vive le colonel! en avant!" et, suivant l'héroïque de Charette, ils s'élançèrent sur l'ennemi avec un élan indescriptible. En un instant les garibaldiens furent atteints, culbutés à la baïonnette, rejetés et poursuivis, sans pouvoir se rallier, de colline en colline, de buisson en buisson, de maison en maison. Les portes des maisons étaient enfoncées, et tous les ennemis qui s'y trouvaient renfermés étaient massacrés ou faits prisonniers. Une longue ligne de cadavres ou de blessés marquait la trace de cette charge furieuse, et l'on distinguait par leur amoncellement les endroits où les garibaldiens avaient essayé de se reformer et de résister à leurs formidables adversaires. Jamais les zouaves ne s'étaient montrés plus terribles; ils avaient voulu effacer dans le sang ennemi jusqu'au souvenir d'une hésitation qu'ils n'avaient jamais connue jusqu'alors. Malheureusement, par leur élan même, leurs compagnies s'étaient rompues, et le colonel Allet, qui les avait rejointes, s'efforçait en vain d'y remettre de l'ordre. A l'aspect de l'ennemi se reformant ou de renforts entrant en ligne, les zouaves oubliaient tout, n'écoutaient plus leurs officiers et se ruaient sur leurs adversaires, qu'ils écrasaient en un moment. En présence d'un ennemi plus sérieux, mieux organisé et mieux armé, cet excès d'ardeur et de bravoure eût été une témérité fatale et eût entraîné probablement les plus grands désastres. Heureusement pour les zouaves, ils connaissaient bien leurs adversaires, et leur témérité, loin de leur nuire, leur fut extrêmement utile. Les garibaldiens, quoique bien plus nombreux sur ce point, furent tellement décontenancés, tellement ahuris de cette poursuite épouvantable qui ne leur laissait pas un instant de répit pour se refaire, qu'ils ne purent ni se rendre compte de la faiblesse numérique des zouaves, ni profiter des obstacles du terrain, ni seulement faire un feu dirigé avec quelque sang-froid. Il en résulta que les zouaves n'eurent dans cette première attaque que six hommes hors de combat.

Cependant le général Kanzler, avec son état-major, avait gravi les hauteurs derrière les zouaves, et il avait assisté à leur charge. Les acclamations des troupes signalaient sa présence. De la place où il se trouvait alors, il distinguait parfaitement toute la gorge que parcourt la route jusqu'à Mentana, et aurait pu voir Garibaldi, qui, dans ce moment même, la traversait à cheval et haranguait ses troupes.

Cette gorge se rétrécit considérablement entre la Vigna Santucci et le mont Guarnieri qui lui fait face, sur la gauche de la route. Du premier coup d'œil le général comprit que la Vigna Santucci était la clef de la position ennemie en avant de Mentana, et qu'il était indispensable de s'en emparer, pour atteindre Mentana par le plateau qui la domine à l'est, au lieu de l'attaquer par la vallée, sous un feu plongeant et croisé. Il ordonna à M. de Charette de l'enlever; puis il se rendit sur la gauche de la route, où la compagnie d'Albiousse, soutenue par la 1^{re} compagnie de carabiniers (capitaine Wasescha), venait d'enlever une ferme située sur une hauteur boisée, position admirablement disposée pour permettre à l'artillerie de battre la Vigna Santucci. Le général y fit mettre immédiatement en batterie une des pièces de l'avant-garde, commandée par le maréchal des logis comte Bernardini, qui avait sollicité et obtenu l'honneur de tirer